

D'un amour blessé à un espoir dans la continuité

Jacques Guay

Number 15, October–November 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20206ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guay, J. (1984). D'un amour blessé à un espoir dans la continuité. *Nuit blanche*, (15), 12–13.



D'UN AMOUR BLESSÉ À UN ESPOIR DANS LA CONTINUITÉ

Et si on oubliait un temps nos problèmes politiques? C'est bien à quoi nous conviait cet été une élection fédérale déclenchée si rapidement que personne n'a eu le temps de mettre sur le marché une biographie du nouveau chef libéral.

Il eut été certes plus agréable de partir en vacances avec le dernier roman à succès, eut-il été québécois, qu'avec les derniers essais ramassés en mai et juin.

Un été maussade

Et comme si la «Déprime tranquille» — ce sera sans doute ainsi que cette décennie passera à l'histoire — devait sans cesse s'alimenter, voilà que juillet nous lançait par la tête de tristes statistiques sur les faibles — pour ne pas dire l'absence de — connaissances littéraires des finissants du secondaire, accompagnée de savantes analyses, bien de leur époque, expliquent que nul, ni rien, n'était, en définitive, responsable.

On apprenait même que 40 p. cent des jeunes Québécois enverraient carrément leurs enfants à

l'école anglaise s'ils avaient le choix. Le lendemain, au moins un journal expliquait, à la sauvette, que l'enquête menée par l'Office de la langue française remontait à 1978. Rien à voir donc avec la «Déprime tranquille» et alors même que l'on venait à peine d'appliquer la loi 101.

À quand donc la grande indigestion collective des enquêtes, sondages, statistiques, qui nous libérera de tous ces Antéchrists des demi-vérités ou 3/4 mensonges informatisés qui ne peuvent nous conduire qu'à l'impuissance face à un inévitable anéantissement? Certains jours il faut se pincer pour bien constater que l'on existe encore.

L'amour blessé

Un qui n'a pas besoin de se pincer pour sentir qu'il est mal dans sa peau de Québécois, c'est Raymond Lévesque dont le pamphlet, un genre maintenant presque absent de notre littérature, est un long cri d'amour déçu, de foi trompée.

Pour en finir avec René Lévesque — on sent qu'il doit même lui en vouloir de partager le même patronyme — Raymond Lévesque a

imaginé un journal personnel du premier ministre, journal dont il nous livre des extraits de 1977 à 1983. *C'est à ton tour René... mon cher*, c'est le titre, a fait les délices de Normand Girard qui l'a publié quasi entièrement dans *Le Journal* de M. Péladeau avant même que l'éditeur, Guérin, ne trouve les moyens ou le temps, je ne sais trop, de le distribuer partout.

Je doute que l'ouvrage ait eu un grand succès de librairie. Sous Duplessis, il aurait été impensable de publier un livre pour rire du chef et celui publié après sa mort par Pierre Laporte, *Le vrai visage de Duplessis*, très anecdotique par ailleurs, avait fait un malheur. Ou bien le Québec a bien changé, ou bien René Lévesque n'est pas Duplessis.

Un ouvrage raisonnable

En fait les deux assertions sont vraies et partiellement fausses. Le livre, lui, ressemble à Lévesque, Raymond, et peut-être aussi à René, le meilleur y côtoie le pire et s'il est parfois méchant, la véritable victime demeure toujours l'auteur. Il y croyait tellement.

Par contre l'ouvrage du professeur Gérard Bergeron, *Pratique de l'État au Québec*, se lit un stylo à la main, lentement, mais ne dégage pas le mortel ennui de tant de thèses universitaires. L'aspect théorique est bien expliqué et le texte, bien écrit, ce qui est rare, je dirais même surtout chez les universitaires. Le texte, donc, demeure non seulement intelligible mais surtout il situe la «Déprime tranquille» dans son contexte.

Et je cède, je le sais, à la facilité en reproduisant le dernier paragraphe de la conclusion générale:

«Le mot de la fin, qui n'en est pas un «de consolation»: l'État du Québec, qui s'est fait en vingt-cinq ans, reste montrable à l'extérieur et, malgré tout, estimable aux Québécois...»

Ou encore: «Le Québec poursuit sa marche historique au sein du Canada».

Je ne rends pas justice à l'oeuvre du professeur Bergeron, je ne veux témoigner que de ce qu'il m'a apporté, et c'est bien ce qu'on doit attendre d'un chroniqueur. Il m'a calmé. Je suis moins angoissé, moins morose. J'ai compris tout le chemin parcouru depuis cette époque où le professeur Bergeron était au *Devoir* le fin analyste du duplessisme sous la signature — pseudonyme étant alors de rigueur — d'Isocrate. Que j'aimerais de nouveau le relire! Cela justifierait l'achat que je fais encore de ce quotidien (?) où je trouve cependant avec plaisir les commentaires de Gilles Lesage, un autre qui s'ennuie d'Isocrate.

Corporatiste, le Québec?

Certains rêvent toujours d'un monde merveilleux, sans conflits, où toutes les classes représentées généreraient la *respublica*. Ce que Bergeron appelle le communalisme sous le signe de la concertation et que Clinton Archibald qualifie de corporatisme en faisant référence à la doctrine prônée avant la dernière guerre par l'École

sociale populaire des Jésuites, qu'inspiraient les grandes encycloques de Léon XIII et aussi, peut-être, Mussolini.

Selon M. Archibald, le corporatisme, ce rêve d'une belle famille sans doute tissée serré, qui règle ses problèmes autour de la table de cuisine, serait une explication de la spécificité de la société politique québécoise. Personnellement je crois que c'est plutôt ce que Lafontaine, le fabuliste, décrivait comme l'impossible pari de contenter à la fois tout le monde et son père dans «Le meunier, son fils et l'âne».

Ou tout simplement marginal?

Personnellement, toujours, je crois que le gouvernement est un mal nécessaire, comme la police, et que mieux vaudrait élire une bonne opposition canalisant les espoirs qu'un pouvoir qui ne peut que renier son idéal pour se maintenir. Mais c'est là un autre débat à livrer dans un autre lieu.

À quand l'essai sur ce que furent les six ans de pouvoir de Robert Bourassa, le gouvernement québécois qui doit le plus à son opposition? Une opposition qui incarnait le Québec des minoritaires, des rêveurs, des utopistes, des marginaux, du pays à imaginer?

Ma cabane au Québec

Et c'est bien d'ailleurs, en partie, cet autre Québec que nous présente la revue française *Autrement* de mai 84 dans son «Histoire de chums et de grands espaces».

Il semble bien que pour nos cousins français (selon l'expression consacrée dans une langue où cousin signifie aussi moustique), le Québec demeurera toujours ma cabane au Canada, ce qu'a voulu illustrer la page couverture du numéro 60 d'*Autrement*.

Le tout est cependant à lire dans sa marginalité un peu beaucoup

trop montréaliste. Mais enfin voici un Québec qui sort des discours patriotiques ou folkloriques. Ce n'est pas très réjouissant, c'est volontairement ouvert sur un certain Québec jeune et montréalais avec ce qu'il faut de touche autochtone pour être dans le vent et répondre à l'attente outre-Atlantique, mais c'est aussi, sans doute, conforme à un certain Québec qu'on aurait tort cependant de prendre pour le Québec.

Le Québec c'est quoi?

Le Québec et ces livres datent, je le sais, mais après? — ce fut aussi *Guyenne, 20 ans sous le régime coopératif. Et après...* et *Tricofil tel que vécu*. Et aussi *Forêt et société en Mauricie*.

C'est-à-dire un pays où des gens, des êtres humains, ont voulu s'en sortir et ont vécu. C'est — et nous l'a-t-on assez répété durant l'été — 40 ans d'occupation européenne et quelques millénaires de présence amérindienne (ou vice versa, selon ce qu'on voudra qualifier d'occupation et de présence).

J'aime bien que l'on raconte ainsi régions et expériences. Car c'est ainsi que les hommes vivent hors la politique et les politiciens. Comme peuple nous sommes plus qu'un référendum, qu'un parti, qu'une élection. Et place donc aux romans. Soient-ils québécois! ■

Raymond Lévesque, *C'est à ton tour, René... Mon Cher*, Éd. Guérin.

Gérard Bergeron, *Pratique de l'État au Québec*, Éd. Québec/Amérique.

Clinton Archibald, *Un Québec corporatiste?*, Éd. Asticou.

Autrement, n° 60, mai 1984, «Québec, Histoires de Chums et de grands espaces».

Marcel Desharnais, *Guyenne, 20 ans de colonisation sous le régime coopératif; Et après...* Éd. Saint-Martin.

P. André Boucher, *Tricofil tel que vécu*, Éd. Ciriec.

René Hardy, Normand Séguin, *Forêt et société en Mauricie*, Éd. Boréal Express/Musée national de l'Homme.